

**LOUIS PIERRE, BOTANISTE DE TERRAIN  
ET SYSTÉMATICIEN FRANÇAIS  
(1833-1905)**

par J. LEANDRI

Si la France n'a pu s'enorgueillir, dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle d'avoir produit des botanistes aussi illustres qu'ADANSON, COMMERSON, les JUSSIEU ou LAMARCK, ce n'est pas que la science des plantes ait décliné dans notre pays, mais parce que les grands précurseurs du siècle précédent avaient poussé si loin les découvertes et la mise en lumière des enchaînements du règne végétal, qu'ils ne laissaient à leurs successeurs que la tâche de les améliorer et de les compléter. Cette tâche a certainement été aussi difficile, sinon plus; mais elle ne pouvait frapper l'imagination comme la révélation de ces végétaux, orchidées exotiques, Chlénacées, Baobabs, *Ravenala*, Cactées, aux caractères si nouveaux qu'ils semblaient provenir d'un autre monde; ni comme le tableau logique et lumineux où le génie des botanistes philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle avait réussi à mettre chacun d'eux à sa place naturelle.

Parmi les systématiciens français de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, Henri BAILLON occupe une place à part. Mais il n'a été que le plus brillant parmi un grand nombre de botanistes remarquables, aux talents les plus divers. Parmi ceux qui se sont distingués dans les travaux sur le terrain même, nous avons évoqué dans un précédent fascicule d'*Adansonia*, la mémoire de GLAZIOU, un des grands découvreurs de la flore du Brésil. WEDDELL, le monographe des Quinquinas et des Urticacées, s'est aussi illustré par ses voyages et ses récoltes en Amérique du Sud. Il serait difficile de citer tous ceux qui ont travaillé en Asie ou en Afrique, et qui ont bien mérité de la Science, mais il en est un, auquel on n'a pas toujours assez rendu hommage, et que nous voudrions rétablir à la vraie place que lui assigne son talent; c'est Jean-Baptiste Louis PIERRE, l'auteur de la *Flore forestière de la Cochinchine* et d'importants travaux sur les Sapotacées<sup>1</sup>.

Sa carrière officielle fut relativement modeste, en raison de sa grande indépendance de caractère et peut-être de son goût même pour la recherche, qui le portait à se passionner pour les problèmes qui se posaient à lui au cours de ses études sans trop se demander s'ils ne l'écartaient pas de la voie qu'il s'était tracée tout d'abord. Mais sa réputation était exceptionnelle, et on le consultait de tous côtés. L'étendue de ses travaux, sa remar-

1. Nous remercions vivement MM. Fr. PELLEGRIN et R. METMAN, respectivement sous-directeur et assistant honoraires, de leur empressement à nous documenter sur la vie de l'herbier du Muséum au début du siècle.

quable mémoire, l'expérience unique qu'il avait acquise en un demi-siècle de travaux assidus sur le terrain et dans les herbiers, justifiaient bien cette faveur.

Louis PIERRE, comme on le désigne ordinairement, est né le 23 octobre 1833, à la Réunion, cette île qui a mérité d'être appelée « la métropole



australe » et qui a produit tant d'esprits remarquables. D'après un article d'un journal local du début du siècle, il était originaire de Champ-Borne, près de Saint-André, c'est-à-dire de la partie « au vent », à l'est de Saint-Denis, le chef-lieu. D'ascendance normande, il était le parent du réputé journaliste et homme politique Pierre ALYPE, d'Alcide PIERRE, directeur

des prisons, et de la famille GANGNANT de Saint-Denis. Ses parents étaient colons et employaient sur leurs plantations de cannes à sucre et de caféiers 150 ouvriers. Louis PIERRE avait montré dès son jeune âge le caractère volontaire, tenace et aventureux de ses ancêtres les hardis marins normands. Pour le décider à apprendre à lire et à écrire, son père n'avait pas trouvé de meilleur subterfuge que de lui interdire les livres et les cahiers! A quatorze ans, à la tête de quelques adolescents recrutés parmi les fils des ouvriers agricoles de sa famille, il réussissait à se rendre à Madagascar; tout ce qu'on sait de cette équipée, c'est que le futur auteur de la *Flore forestière de Cochinchine* faillit bien ne pas en revenir vivant.

Quand il fut question de choisir une carrière, Louis PIERRE, qui n'avait pas de goût pour le métier de planteur, réussit à décider ses parents à le laisser partir en France pour compléter ses études et faire sa médecine. C'est en 1851, âgé de dix-huit ans, qu'il a pris ses premières inscriptions à la Faculté de Médecine de Paris. En 1855, nous le trouvons à Strasbourg, toujours passionné pour l'étude, mais rebelle à la discipline des programmes officiels. Cependant la décadence de l'entreprise familiale à la suite de cyclones et de maladies des cultures, devait le mettre bientôt dans l'obligation d'alléger les charges de ses parents en interrompant ses études, pour se consacrer à un emploi qui lui permit de se suffire à lui-même.

En 1861, à vingt-huit ans, il quitte la France pour l'Inde, où il sera pendant quatre ans, au jardin botanique de Calcutta, le collaborateur de Thomas ANDERSON.

Ce dernier botaniste avait fait de cet établissement un modèle et constitué d'importantes collections dont la plus belle série a été, comme on le sait, transférée à Kew en 1869. Il contribua certainement par son exemple et ses conseils à donner au jeune Français, avec le goût des expéditions de recherches dans les pays mal connus et dangereux, celui de la belle organisation et de la bonne tenue de ces relais indispensables que sont les jardins botaniques tropicaux. Ces derniers peuvent ainsi répondre à la double préoccupation de réunir la valeur éducative et esthétique vis-à-vis du grand public, au rôle d'outils du progrès des sciences, rôle que leur permettent de jouer leurs orangeries, ombrières et carrés de pleine terre, où les végétaux peu connus peuvent être étudiés dans leurs différents stades de croissance et dans leur biologie, tandis que les matériaux annexes séchés ou conservés en alcool forment la base des descriptions et des classifications qui conduisent à une vue ordonnée de l'ensemble du règne végétal.

PIERRE avait si bien mis à profit l'exemple et les enseignements de son chef, qu'il était devenu lui-même capable de le suppléer dans ses fonctions. Le gouvernement des Indes était vivement désireux de s'attacher définitivement un fonctionnaire ainsi capable, et des offres en ce sens furent faites à notre compatriote; mais celui-ci désirait mettre son talent au service de son pays d'origine. L'installation des Français en Cochinchine avait provoqué la création à Saïgon de plusieurs établissements constitués sur le modèle de ceux qui existent en Europe. Le Jardin bota-

nique, dont la direction fut confiée justement à Louis PIERRE, devait devenir, aux mains de notre botaniste, l'un des plus remarquables.

C'est en 1855, âgé seulement de trente-deux ans, que PIERRE avait pris cette lourde charge. Il devait trouver la force de la remplir entièrement, tout en effectuant dans toute la Cochinchine et une partie du Cambodge et du Siam, jusqu'en 1877, de nombreuses expéditions qui n'avaient rien de commun avec des voyages d'agrément. PIERRE n'hésitait pas à s'aventurer au delà des limites surveillées par les troupes régulières, protestant vigoureusement quand il se voyait interdire le passage : « Vous dites que je vais me faire tuer? Mais c'est mon métier de courir ce risque! Ce n'est pas dans les rues de Saïgon que je trouverai des matériaux pour une Flore! »

Tout en rassemblant ainsi un des herbiers les plus importants du monde entier. PIERRE embellissait le Jardin botanique et le Jardin du Gouvernement, créait des pépinières pour donner de l'ombrage aux squares et aux avenues de la ville, poursuivait des essais agricoles à la ferme expérimentale des Mares, introduisant la Vanille et distribuant aux colons arbres fruitiers et plantes industrielles.

Mais il pensait déjà à réaliser un grand ouvrage qui devait permettre l'exploitation des richesses naturelles du sud-est de la péninsule, en même temps qu'il ferait faire un pas de géant à la science des enchaînements des formes vivantes. Ce projet devait prendre forme sous le titre de *Flore forestière de la Cochinchine* : c'est un magnifique recueil de planches in-folio accompagnées d'un texte de haute valeur scientifique et technique.

Après plus de douze ans passés en Indochine, PIERRE s'était rendu compte de la nécessité de rentrer en Europe pour comparer ses récoltes avec les spécimens déjà étudiés et nommés dans les grands herbiers. Après ses dernières missions à Java et dans l'Inde, où le Gouvernement général de l'Indochine l'avait envoyé étudier les cultures de Quinquinas, il rentrait à Paris où il avait mission d'organiser la participation indochinoise à l'Exposition universelle de 1878. Il était simultanément chargé (arrêté du 4 juin 1877) de la publication d'une *Flore forestière de Cochinchine* de 400 planches in-folio. C'est de cette époque que date aussi le premier projet, caressé par PIERRE, d'une *Flore générale de l'Indochine*, projet qui ne devait pas être mis à exécution. C'est en effet après la mort de l'auteur de la *Flore forestière de Cochinchine*, que LECOMTE, nommé professeur au Muséum, devait mettre sur pied en 1906, avec l'aide de Fr. GAGNEPAIN et d'A. FINET les premières livraisons de ce grand ouvrage couvrant toute la flore de la péninsule.

Profondément botaniste, homme de talent et de conscience, Louis PIERRE a voulu donner une base scientifique large et solide à la Flore forestière qu'il se proposait de réaliser d'abord. De 1879 à 1883, il devait se consacrer au classement de ses propres matériaux et à des études comparatives non seulement au Muséum de Paris, mais au British Museum, à Kew, à Leyde, à Utrecht. On sait que l'Indochine est un carrefour floristique où se rencontrent des éléments indiens, chinois, indonésiens, sans parler de la flore montagnarde. En 1880 paraissait déjà le premier

fascicule de la *Flore forestière de la Cochinchine*, publiée sous les auspices des ministères de la Marine et des Colonies et imprimée par Octave Doin.

Malheureusement, ce grand ouvrage ne devait jamais être achevé. Une œuvre aussi consciencieusement élaborée et aussi luxueusement éditée ne pouvait être qu'onéreuse. Elle avait été prévue pour décrire environ 400 plantes; au fur et à mesure de l'avancement des travaux, le nombre des espèces intéressantes et qui semblaient mériter d'entrer dans la Flore croissait si bien qu'après l'exécution du nombre prévu d'illustrations, la Flore n'était encore parvenue, dans l'ordre de P. de CANDOLLE, qu'au début des Légumineuses. Les organismes protecteurs avaient déjà dépensé 300 000 francs d'alors (environ 1 500 000 francs 1963) pour son exécution, et son immense intérêt scientifique et économique — par la meilleure information qu'elle apportait à la science forestière et à l'exploitation des produits tirés des arbres — échappait en grande partie aux administrateurs qui avaient la charge de répartir les fonds des budgets. Quand PIERRE mourut le 30 octobre 1905 sans avoir interrompu sa tâche, il y avait déjà plus de six ans qu'aucune livraison de sa grande Flore forestière n'avait été publiée (depuis le 15 avril 1899). Pour donner une idée de l'estime dont l'ouvrage jouissait auprès des compétences, je voudrais rappeler, sur le témoignage du regretté professeur A. CHEVALIER, que le grand forestier anglo-indien Sir Dietrich BRANDIS — l'homme qui a été un des prototypes de Rudyard KIPLING dans différentes nouvelles célèbres — le tenait pour tout à fait remarquable.

C'est ici que nous devons mentionner, à côté des belles qualités intellectuelles de Louis PIERRE, un défaut qui était d'ailleurs le corollaire de sa curiosité d'esprit, de sa ténacité dans la poursuite de la solution d'un problème, et de son inquiétude intellectuelle tant qu'il n'était pas allé jusqu'au fond de la question. Ce défaut, c'était une tendance à se laisser détourner de la voie qu'il s'était primitivement tracée; lâchons le mot : à « se disperser ». C'est ainsi que l'on trouve dans la *Flore forestière de la Cochinchine* une monographie du genre *Garcinia* (Guttifères); une monographie des Thés (Ternstroemiaceés), des études sur des plantes africaines, qui, publiées à part, lui auraient permis de consacrer quelques livraisons de plus à la description des arbres du sud-est de la péninsule indochinoise.

Un autre défaut de PIERRE est aussi le corollaire de ses qualités : son goût pour l'exactitude méticuleuse le pousse parfois à noter une multitude de détails et à négliger de faire une distinction nette entre ceux qui sont essentiels et ceux qui ne sont qu'accessoires. Cette tendance est visible dans l'illustration de la « Flore forestière » et ceci nous amène à dire un mot du dessinateur DELPY. Pierre l'avait rencontré en Cochinchine où il faisait carrière dans l'infanterie de marine, se l'était attaché, et l'avait conservé comme collaborateur pour l'exécution des magnifiques planches de son grand ouvrage, réussissant à le faire désigner officiellement pour cette tâche et à le faire rétribuer sur les subventions de la Flore. On peut voir un échantillon de son talent sur la figure 2, qui représente une belle Annonacée, le *Mitrephora Thorelli*, dédié au docteur Clovis THOREL, un autre pionnier de la botanique cochinchinoise (1833-1911), qui riva-



lisa de zèle avec PIERRE dans la récolte et la description des plantes sur le vif dans des conditions dangereuses.

Le principe directeur a consisté à représenter le port d'un rameau fleuri et fructifié en grandeur naturelle, avec de très nombreuses analyses et des diagrammes. Le nombre des dessins de détail dépasse ordinairement la douzaine et est souvent bien plus élevé. La dimension du cadre des planches est de 43 cm sur 30 et correspond donc sensiblement au format normal d'une part d'herbier. Le souci de donner une représentation aussi fidèle que possible, même dans les dimensions, est tel que certaines espèces à grandes feuilles occupent deux pages de l'ouvrage et sont imprimées en une seule fois sur une feuille double attachée par le pli, avec un cadre de 63 cm sur 42. Certaines feuilles comme par exemple celles du *Dillenia pentagyna* Roxb. dépassent encore ce cadre, et DELPY a dû employer des artifices de dessin, montrant successivement la face supérieure et l'inférieure, pour les faire tenir entièrement ou presque entièrement dans ces limites.

Pour achever de faire connaître l'œuvre capitale de LOUIS PIERRE, nous reproduisons ce qu'il écrivait lui-même de sa doctrine :

« La nécessité, tenant à des causes diverses, le plus souvent à des matériaux incomplets, de remanier entièrement les genres et les tribus d'une famille, m'a entraîné à des recherches considérables, à des travaux embrassant tout l'ensemble d'un genre ou d'une famille... Ainsi, j'ai dû refaire entièrement l'étude des genres de plusieurs familles, ce qui m'a conduit à des monographies.

« C'est ce qui a eu lieu pour les *Garcinia*, *Mangifera*, *Coffea*, *Landolphia*, *Carpodinus*, *Clitandra*, *Willughbeia*, etc... J'ai dû même créer des familles nouvelles : *Kurrimières*<sup>1</sup>, *Iroingiacées*, *Rhaptopétalacées*<sup>2</sup>. Ces études, nécessairement, ont dû être publiées dans mes *Notes botaniques*, dans le *Bulletin de la Société Linnéenne de Paris*, dans les *Natürlichen Pflanzenfamilien*, les *Nachträge*, le *Register* et l'*Erganzungsheft* d'ENGLER, dans les *Anonacées* du même, la *Flora of tropical Africa* de THISELTON-DYER, les *Annales du Musée du Congo*.

« L'étude organographique de notre Flore m'a conduit, car la fleur est pour moi très souvent insuffisante pour l'intelligence de la plante,

1. On maintient généralement aujourd'hui ces plantes parmi les Celastracées, malgré l'opinion de PIERRE.

2. Les vues de PIERRE tendent à être adoptées par les systématiciens modernes. En 1926, J. HUTCHINSON (*Families of Flowering Plants* ed. 1) rangeait encore les Iroingiacées parmi les Simarubacées, de même que A. ENGLER, *Natür. Pflanzenfam.* ed. II, 19a, 1931, 396; mais dès 1924, Fr. PELLEGRIN admettait la famille dans sa *Flore du Mayombé* (1924), p. 45; de même A. AUBREVILLE dans la *Flore forestière de la Côte d'Ivoire* II (éd. I, 1936, 95; II, 1959, 121); KEAY dans la 2<sup>e</sup> édition de la *Flora of West tropical Africa* II, 1958, 692. — En ce qui concerne les « Rhaptopétalacées », étudiées par R. LEMOUZÉY dans un récent fascicule de cette Revue (*Adansonia* 1-1, 1961, 111), c'est le nom plus récent de *Scytopétalacées* Engler qui a été adopté, parce que PIERRE avait omis de donner les caractères de la famille en proposant le nom de Rhaptopétalacées dans le *Bulletin de la Société Linnéenne de Paris* 2, 1897, 1296 (cf. *Code intern. de Nom. bot. art.* 38).

à poursuivre depuis une quinzaine d'années des recherches anatomiques<sup>1</sup> dont la conséquence a été le remaniement de beaucoup de genres et une classification nouvelle des plantes supérieures, basée sur l'émission, pour la feuille, des faisceaux du cylindre central du bois. C'est ainsi que ces plantes sont, d'une manière précise, distribuées en trois embranchements sous le nom de *Polyxylées*, *Trixylées* et *Monoxyllées*<sup>2</sup>.

« Certes le plus souvent nous sommes obligés de restreindre nos recherches aux plantes propres à l'Indochine. Mais quand les genres appartiennent à tout le monde tropical, quand le nombre des espèces en est considérable, quand les caractères admis par les auteurs sont en contradiction avec nos propres analyses, comment nommer une espèce, à moins de modifier ses caractères génériques, si ce n'est restreindre les coupes génériques ou créer de nouveaux genres? En un mot, de l'étude d'une flore particulière, il faut passer à l'ensemble d'une famille, à moins de désertir la Science et de se refuser à son progrès... »

C'est dans la famille des Sapotacées, dont il avait entrepris l'étude pour satisfaire à la demande du Gouvernement général de l'Indochine qui désirait un rapport sur les plantes à gutta-percha pour les câbles sous-marins, que PIERRE devait faire la plus hardie application de la doctrine ainsi exposée, et nous verrons comment dans un instant.

Mais disons auparavant encore un mot de la *Flore forestière de Cochinchine*, l'œuvre capitale de PIERRE. Les plantes étudiées proviennent, comme nous l'avons dit, de la Cochinchine, du Cambodge et du Laos méridional; en dehors de celles récoltées par PIERRE lui-même, il faut citer des récoltes du D<sup>r</sup> C. THOREL, déjà mentionné, du D<sup>r</sup> F. J. HARMAND (1845-1921), membre de la mission DELAPORTE (1875-1877) pendant laquelle il explora le Siam, le Cambodge, le Laos et la chaîne annamitique<sup>3</sup>; celles de l'explorateur PAVIE, chef de diverses missions scientifiques en Indochine; enfin, quelques-unes du voyageur B. BALANSA mort au Tonkin à la fin de 1891, et du R. P. MONTROUZIER, connu surtout par ses séjours en Océanie.

Les descriptions de plantes sont entièrement en français, et l'on ne doit pas s'étonner de trouver cette répugnance pour l'emploi du latin botanique chez un homme dont les littératures grecque et latine consti-

1. On reconnaît dans cette nouvelle orientation des recherches de PIERRE, l'influence de VAN TIEGHEM qui après avoir fait connaître les progrès apportés à l'anatomie végétale par l'école allemande et traduit le *Traité de Botanique* de J. SACHS (1874) avait entrepris une série de recherches d'anatomie systématique qui l'avaient conduit à des vues parfois discutables mais toujours intéressantes. VAN TIEGHEM avait succédé à BRONGNIART à la Chaire de Botanique générale du Muséum.

2. Louis PIERRE se montre ainsi un précurseur des anatomistes qui se sont attachés à l'étude de la trace foliaire et de la vascularisation du pétiole, PETIT, CHAUVEAUD, CH. DEHAY et ses élèves, GRAVIS, HARE, PELLISSIER, SINNOTT et BAILEY, et à un point de vue plus général, PLANTEPOL. Cependant, son manque de préparation à des études aussi spécialisées et l'interprétation par suite un peu fruste des résultats font de cette partie de l'œuvre de PIERRE une des moins solides.

3. Ce voyageur, passé ensuite à la carrière administrative et diplomatique, a occupé des postes au Siam, en Indochine, à Calcutta et à Tokyo et prit sa retraite comme ambassadeur.

tuaient le violon d'Ingres! La *Flore forestière* donne, après le nom scientifique et les synonymes, les noms vernaculaires khmer et annamite, parfois moi et siamois, la station, la distribution géographique et les numéros d'herbier. Puis viennent une courte diagnose et une description plus détaillée comportant les mesures. La *Flore* a paru par fascicules (25 fascicules de 16 planches) qui se suivent dans l'ordre de la classification de P. de CANDOLLE. Les dates de parution des différentes familles ont presque toutes été données par A. CHEVALIER dans la notice qu'il a consacrée à L. PIERRE (Macon, 1906, chez Protat). L'exemplaire de la *Flore* conservé au Muséum (Phanérogamie) est relié en cinq tomes in-folio. Le premier (1880-1883) comporte les planches I à 90 et comprend les Magnoliacées, Dilléniacées, Anonacées, Chaillétiacées, Hypéricacées et une partie des Guttifères. Quelques-unes des planches sont l'œuvre en collaboration de PIERRE lui-même et de DELPY; beaucoup ont été dessinées par DELPY seul. Les suivants comportent (1883-1888) la fin des Guttifères, les Ménispermacées, Ternstroemiacées, Tiliacées et une partie des Malvacées; puis (1888-1890), la fin des Malvacées, les Sterculiacées (incl. Buettneriacées) et une partie des Diptérocarpacées; puis (1890-1894) la fin des Diptérocarpacées, les Styracacées (et « Mastixiacées »<sup>1</sup>, Simarubacées, Irvingiacées, Olacacées, Icacinacées, Malpighiacées, Illicacées, Linacées, Erythroxylacées, Rutacées, « Zanthoxylées », Célastracées, Hippocratéacées, Rhamnacées, le début des Sapindacées; enfin (1895-1899) la fin des Sapindacées, les Méliacées, Anacardiacées et le début des Légumineuses.

La *Flore forestière de la Cochinchine* est restée inachevée, mais cela ne veut pas dire que PIERRE n'eût pas étudié de façon approfondie les groupes de Phanérogames qui n'y figurent pas. Ses observations sont consignées dans quinze gros manuscrits reliés conservés à la Bibliothèque de l'herbier du Muséum.

Ses autres travaux sur la flore indochinoise sont au nombre d'une quinzaine et portent sur des groupes divers, étudiés souvent au point de vue pratique et économique.

Au cours de ces recherches, PIERRE avait été conduit, comme il le disait lui-même, à chercher en dehors de l'Asie la solution des problèmes que posait la botanique indochinoise. Il s'est trouvé ainsi amené de proche en proche à jouer un rôle des plus importants dans l'étude des flores africaines<sup>2</sup>.

C'est dans les dix dernières années de sa vie que PIERRE, peut-être en partie en raison des obstacles qu'il rencontrait pour assurer matériellement l'achèvement de la *Flore forestière de Cochinchine*<sup>3</sup>, s'est attaché

1. Cette petite famille proposée par PIERRE n'a généralement pas été admise par les auteurs modernes, qui laissent ces plantes parmi les Cornacées.

2. Nous remercions vivement M. N. HALLÉ Assistant au Muséum, d'avoir bien voulu relire la partie africaine de cette évocation de l'œuvre de PIERRE.

3. Il faut cependant noter qu'après la cessation de la publication de la *Flore forestière*, l'administration indochinoise continua à subventionner PIERRE, grâce aux

avec passion à une flore toute différente, celle du Gabon et du Moyen-Congo. Ses matériaux d'étude dans ce nouveau champ d'activité provenaient surtout de JOLLY, qui fut plus tard directeur du Jardin d'essais de Bingerville (Côte d'Ivoire) et du R. P. KLAINE, de la mission de Libreville, dont PIERRE avait acquis les herbiers. Mais il avait examiné aussi les anciennes collections du Muséum (GRIFFON DU BELLAY, AUBRY-LECOMTE, R. P. DUPARQUET) et les récoltes plus récentes de DE BRAZZA, LECOMTE, DYBOWSKI, SPIRE, Aug. CHEVALIER, etc... PIERRE annonçait ses découvertes, au fur et à mesure qu'il les effectuait, à la Société linnéenne de Paris, présidée par BAILLON, et dont le *Bulletin* a publié ces résultats à partir de 1896.

PIERRE avait étudié dès 1886 une nouveauté africaine, l'*Omphalocarpum Radlkoferi* Baill., montrant déjà l'intérêt particulier qu'il portait à la famille des Sapotacées. En 1896, il étudiait les Guttifères, les Rhizophoracées, les Irvingiacées, les Simarubacées, les Burséracées, les Sapindacées, les « Anisophyllées<sup>1</sup> » africaines; puis des genres de Pandacées (*Panda*), de Myristicacées (*Ochocoa*): le genre *Thespesocarpus*, que PIERRE considérait comme *incertae sedis* et qui a été rangé longtemps dans les Myristicacées, bien qu'il ne soit probablement qu'un *Diospyros*; puis les genres *Dichostemma* (Euphorbiacées), *Chelonocarya*<sup>2</sup> (Ménispermacées), *Enibroma*<sup>3</sup> (Sterculiacées), *Atracoglyne*, *Pappostyles*<sup>4</sup> (Rubiacees), *Rhopalopilium* (Opiliacées), *Erythropygus*<sup>5</sup> (Styracacées), *Karlea* (Rhamnacees), *Delpyodora* (Chrysophyllées, Sapotacées), les Apocynacées, les *Sanliriopsis* (Burséracées), le *Mannia africana*<sup>6</sup> (Rutacées), le genre *Heckeldora* (Méliacées). L'année suivante (1897) ce sont les *Oricia* (Rutacées), les Olacacées, les *Monoles* (Diptérocarpacées), les *Crioceras* (Apocynacées), les *Ongokea* (« Aptandrées », aujourd'hui généralement placées parmi les Olacacées); *Raphiostyles* (Icacinacées), *Plagiostyles* (Euphorbiacées); en 1898 ce sont les Landolphiées (Apocynacées), les Ménispermacées, les Hippocratéacées (*Heliclonema*), les *Macarisia* (Rhizophoracées) et de nouveau les *Oricia* et les *Diphasia* (Rutacées); les *Antrocaryon* (Anacardiacees), *Polycephalum* (Icacinacées), *Acrosepalum* (Tilia-

efforts de PAVIE et de CAPUS et à l'intérêt éclairé des gouverneurs généraux DOUMER (depuis Président de la République) et BEAU.

1. Ces plantes sont généralement réunies aujourd'hui aux Rhizophoracées, bien qu'on les considère comme une sous-famille distincte. M. J. E. VIDAL et M<sup>me</sup> B<sup>er</sup> NGOC SANH ont fait connaître récemment dans cette revue (*Adansonia*, N.S.-1-1 : 61-64 (1961), la présence du genre *Anisophyllea* en Indochine où il est représenté par une espèce nouvelle du Sud-Vietnam. Il n'est pas impossible que PIERRE, sans avoir rien publié à son sujet, ait connu cette plante.

2. Syn. de *Raphiostyles* (Icacinacée). — N. H.

3. Genre établi en l'absence de fleur, longtemps négligé, il a été récemment revalidé à très juste titre. — N. H.

4. Syn. de *Cremaspora*. — N. H.

5. Syn. de *Brazeia* (Scytopétalacées). — N. H.

6. La même espèce avait été décrite postérieurement par Engler sous le nom de *Pierredendron grandifolium*. *Mannia* ayant été invalidé pour emploi antérieur l'espèce est devenue en 1949 : *Pierredendron africanum* (Hook. f.) Little (Simaroubacée). — N. H.

cées), *Allanblackia* et *Pentadesma* (Guttifères), *Allexis* (Violacées), *Chloromyrtus*<sup>1</sup> (Myrtacées), *Perithrix*<sup>2</sup> (Périplocées-Asclepiadacées), *Peripeplus* (Psychotriées-Rubiacées); en 1899 enfin quelques Bixacées, *l'Acrosepalum Klaineamum* (Tiliacées), *l'Ancylobolhrys pyriformis* (Apocynacées).

Après avoir rendu hommage aux travaux de Louis PIERRE sur la flore africaine, nous devons faire encore une allusion aux progrès qu'il a fait accomplir à nos connaissances sur une famille difficile, celle des Sapotacées. Parmi les Gamopétales, ces plantes, toutes arborescentes et tropicales, se signalent par leur richesse en laticifères articulés qui en fait un groupe important au point de vue économique (producteurs de gutta-percha), et c'est par cette voie que PIERRE s'est trouvé conduit à les étudier en cherchant pour le compte du Gouvernement général de l'Indochine des végétaux indigènes pouvant fournir les substances nécessaires pour l'enrobage des câbles télégraphiques sous-marins dont l'Union envisageait la pose. Les Sapotacées, par leurs laticifères et les dispositions originales de leurs étamines rappellent un peu ce que sont les Guttifères parmi les Dialypétales.

Les découvertes de PIERRE sur cette famille ont fait l'objet de plusieurs notes isolées qui ont été citées à propos de ses recherches sur la flore africaine. En outre il a donné à la science un travail plus important consacré à ces plantes. Ce sont ses *Notes botaniques sur les Sapotacées*, dont les 68 premières pages seulement ont paru, les pages 1-36 le 30 décembre 1890, les pages 37-68 le 5 janvier 1891. De plus, l'épreuve des pages 69 à 83 a été retrouvée dans les papiers de PIERRE, complétée dans quelques parties d'après les notes de l'auteur par M<sup>lle</sup> POBEGUIN<sup>3</sup>, et peut être consultée à la Bibliothèque du Laboratoire de Phanérogamie du Muséum. Ces *Notes botaniques* renferment en particulier la description de genres nouveaux, dont les dessins, exécutés par PIERRE et DELPY et autographiés, avaient déjà été distribués à divers botanistes et naturellement en premier lieu à Henri BAILLON et aux grands herbiers étrangers. Elles comportent aussi des mises au point et des données parfois inédites sur les genres anciennement reconnus.

Le travail étudie ainsi 53 genres, dont les caractères et les limites sont précisés, et à l'intérieur desquels des subdivisions sont parfois établies, ou de nouvelles espèces et variétés décrites (par exemple dans les genres *Microphotis*, *Guapeba*, *Ecclinusa*, *Donella*). Voici, par ordre alphabétique, les genres reconnus ou établis par PIERRE dans ce travail<sup>4</sup> : *Albertilsiella*, *Aesandra*, *Aublella*, *Bailionella*, *Burckella*, *Beauvisagea*, *Bureauella*,

1. Syn. d'*Eugenia soyauxii* Engl. — N. H.

2. Syn. de *Batesanthus*. — N. H.

3. M<sup>lle</sup> Marguerite POBEGUIN (sœur de l'explorateur POBEGUIN, administrateur en Afrique et aux Comores, qui a donné au Muséum de belles collections scientifiques, et du sergent POBEGUIN, qui conduisit jusqu'au jour où il mourut d'épuisement la retraite des débris de la mission FLATTERS vers le Sud algérien après le guet-apens du puits de Bir-el-Garama), a appartenu pendant assez longtemps à l'Herbier du Muséum.

4. Nous marquons d'une astérisque les genres admis par BAILLON dans l'*Histoire des Plantes*.

*Beccariella*, *Boerlagea*, *Boivinella*, *Calospermum*, *Crepinodendron*, *Croixia*, *Cornuella*<sup>1</sup>, \* *Donella*, *Englerella*, \* *Ecclinusa*, \* *Franchetella*, *Fontbrunea*, \* *Galactoxylon*, *Gayella*, \* *Guapeba*, \* *Gambeya*, *Krugella*, *Mixandra*, *Mahea*, \* *Micropholis*, \* *Malacaultha*, \* *Martiusella*<sup>2</sup>, *Pachystela*, *Pichonia*, \* *Paralabatia*, *Poissonella*, *Planchonella*, *Pseudoclada*, *Passaveria*, \* *Pouteria*, *Prieurella*, *Richardella*, *Radtkoferella*, \* *Ragala*, *Schefferella*, *Semicipium*, *Sprucella*, *Siderocarpus*, *Tieghemella*, *Trachylhece*, *Treubella*, \* *Trouellea*, *Urbanella*, *Vincenella*, *Vesquea*, *Zeyherella*.

Dans le tome XI de l'*Histoire des Plantes* (1892), Henri BAILLON s'exprime ainsi : « Depuis BENTHAM et HOOKER les Sapotacées ont été l'objet de recherches très assidues de la part de M. HARTOG, de M. RADTKOFER, dont les vues ont été généralement adoptées par M. ENGLER, et surtout de M. PIERRE, qui en prépare depuis longtemps une monographie générale. Pour classer cette famille, M. PIERRE nous écrit qu'« il y a lieu de faire appel : 1° à l'anatomie; 2° à la nervation; 3° à l'état du fruit; 4° à la graine et à l'embryon; 5° à la position de l'ovule, et seulement 6°, aux données de la fleur » — « Nous n'avons pas cru — poursuit BAILLON — qu'on pût fonder des genres sur l'histologie du pétiole. Les caractères remarquables qu'elle présente sont, à notre avis, spécifiques, ou s'appliquent à des groupes naturels d'espèces ». C'est ainsi que BAILLON ne mentionne qu'en appendice les « genres » de PIERRE établis seulement sur la graine et l'appareil végétatif, comme *Treubella*, *Baillonella*, *Tieghemella*, *Bureauella*, *Croixia*, *Boerlagea*, *Englerella*, *Aublella*, *Cornuella*.

BAILLON considère aussi comme des sections du genre *Sersalisia* les genres de PIERRE, *Beccariella*, *Sebertia*, *Siderocarpus* (= *Pierrisideroxylon* Engl. pp.) *Fontbrunea*, *Vincenella* (*Bakerisideroxylon* Engl.). — Il comprend comme sections du genre *Lucuma* les *Richardella*, *Gayella*, *Urbanella*, *Crepinodendron*; comme section de *Micropholis*, le *Sprucella*; comme appartenant à *Guapeba* le genre de PIERRE *Krugella*; à *Heiluma* le *Poissonella* Pierre; comme *Epiluma* le genre *Pichonia*. BAILLON n'admet même qu'avec doute le genre *Gambeya* qu'il considère comme trop voisin des *Vincenella* et *Pachystela*, et y rattache les genres de PIERRE *Boivinella* et *Zeyherella*; il rattache par ailleurs à *Ecclinusa* le genre *Prieurella* (ainsi que le *Passaveria* Mart. et Eichl.).

Depuis soixante-dix ans l'établissement solide de genres parmi les Sapotacées a tenté de nombreux botanistes de talent, et nous rappellerons, après LECOMTE, les travaux de LAM à Leyde et de BAEHNI à Genève. Dans cette Revue, le Prof. AUBREVILLE a repris tout récemment l'étude de cette famille, rendant souvent hommage à la justesse des vues de PIERRE (cf. *Adansonia* 1-2 : 150 (1961), réhabilitant ou limitant les genres *Gambeya*, *Trouellea*, *Albertisiella*, *Ochrohallus*, *Pichonia*, *Planchonella*, *Beccariella*, *Sebertia*, précisant les caractères de plusieurs

1. Mentionnons aussi le genre *Diploknema* Pierre, publié en 1883 dans les *Archives néerlandaises*.

2. Le genre *Ochrohallus* Pierre ex L. Planchon, *Thèse Sapot.* (1888) 26, est admis en outre par BAILLON dans l'*Histoire des Plantes*.

autres, et proposant une clé des Poutériées, basée sur des caractères dont les variations tranchées ont une valeur générale à quelques exceptions près.

Les Sapotacées ne sont pas la seule grande famille à laquelle PIERRE ait consacré des efforts considérables. Les Apocynacées ont aussi retenu longtemps son attention et ses efforts; mais la plus grande partie de ces travaux, concernant les *Landolphia*, *Cylindropsis*, *Dyera*, *Urceola*, *Chavannesia*, *Xylinabaria*, *Ecdysanthera*, *Dendrocharis*, *Micrechites*, etc... est restée inédite.

Les Caféiers et les Poivriers avaient aussi captivé l'attention de PIERRE, et il avait cherché à établir la valeur économique de leurs diverses unités taxinomiques, précurseur en cela des travaux d'Auguste CHEVALIER et encore aujourd'hui de J. F. LEROY, pour ne parler que de nos compatriotes.

Après la mort de BAILLON (1895), PIERRE avait été un de ceux qui s'étaient efforcés le mieux de maintenir allumé le flambeau de la Société linnéenne de Paris. Mais celle-ci ne devait survivre que quatre ans au grand maître qui l'avait animée de son souffle, et à partir de 1900 c'est dans d'autres revues que PIERRE devait publier ses derniers travaux africains. Il donnait ainsi en 1901 au *Bulletin du Muséum* un nouveau *Mimusops*; à l'*Agriculture pratique des Pays chauds*, en 1904, une variété de *Coffea canephora*, et en 1905, une dernière Sapotacée nouvelle de Côte d'Ivoire.

Dans ses dernières années, PIERRE avait enfin obtenu au Muséum un local pour travailler auprès de ses collections. Ce local situé au fond d'une cour, 63 rue Buffon, lui avait été attribué par le Professeur Édouard BUREAU qui l'avait obtenu lui-même du Directeur, d'alors, le célèbre zoologiste Edmond PERRIER. C'est là que l'a connu Fr. GAGNEPAIN, qui nous a laissé quelques souvenirs personnels sur le grand botaniste. A soixante-douze ans, PIERRE avait gardé sa jeunesse d'âme et son ardeur au travail. Dès neuf heures, il était présent à son modeste laboratoire qu'il quittait vers une heure après-midi pour un rapide déjeuner, revenant travailler ensuite jusque vers cinq heures, ne prenant jamais de vacances, de crainte de gaspiller un temps qu'il voulait consacrer entièrement à ses chères plantes. Toujours émerveillé au spectacle des nouvelles organisations florales qu'il découvrait, il trouvait la récompense de ses efforts parfois pénibles dans la satisfaction de mieux comprendre, sous la variété des formes, le plan gigantesque de l'organisation du règne végétal. On peut lui reprocher de s'être attaché trop exclusivement à l'étude des arbres, négligeant de se conformer à ses propres principes dans certains groupes à port non homogène, où l'étude des humbles parentes herbacées des géants de la forêt aurait pu lui permettre de mieux apprécier l'importance de certains caractères. On lui reprochera sans doute aussi de s'être montré trop dogmatique en établissant une division de premier ordre parmi les végétaux supérieurs simplement d'après le nombre des faisceaux conducteurs du pétiole, sans avoir assez recherché si ces faisceaux avaient toujours la même valeur morphologique. Il n'en a pas moins

élevé à la Botanique un grandiose monument et il ne pouvait en être autrement d'un homme si passionné pour ses recherches qu'il se faisait encore apporter des plantes sur le lit où il attendait la mort. C'est ainsi qu'après avoir fait porter ses adieux à ses amis, il s'éteignit le 30 octobre 1905, laissant inédite une œuvre manuscrite encore plus importante que ses travaux publiés.

PIERRE appréciait à sa valeur le rôle du Muséum, et sans se fâcher de ne pas avoir obtenu pour ses collections et pour lui-même l'installation et les facilités que méritaient son talent et l'immense importance des documents qu'il lui offrait ainsi, il s'est toujours efforcé de faire converger toutes les richesses des herbiers formés spontanément par les isolés vers notre grand établissement national. Ses propres dons à celui-ci, tant de son herbier personnel que de celui de R. P. KLAINE et de quelques autres acquis par lui à titre onéreux, représentent 20 850 spécimens.

Les documents, herbiers et notes inédites, rassemblés par PIERRE restent de première valeur pour les botanistes modernes et son nom est encore un de ceux qu'on entend prononcer le plus souvent dans les herbiers et les jardins botaniques<sup>1</sup>.

Sa vie privée était toute simple. Il était marié, et Mme PIERRE l'aidait dans ses travaux, en particulier dans l'exécution des coupes microscopiques, s'efforçant de donner à son mari, avec l'aide matérielle de sa collaboration, le réconfort de ses attentions et de l'intérêt avec lequel elle suivait les progrès de ses grandes entreprises pour perfectionner la science des plantes.

1. Les multiples manuscrits inédits de PIERRE que l'on rencontre dans les herbiers gabonais du Muséum de Paris, montrent que ce chercheur s'intéressait tout particulièrement et avec sans doute plus de minutie que ses contemporains, aux morphologies placentaires et ovulaires, aux caractères des fruits, des graines et des embryons. Certaines de ses observations sur des téguments séminaux de Rubiacées lui révélèrent des parentés qui sont restées longtemps méconnues. Les *nomina nuda* qu'il n'hésitait pas à apposer sur ses étiquettes d'herbier sont toujours accompagnés de descriptions précises, de croquis et de commentaires abondants. Les découvertes de PIERRE, inédites et vieilles de plus d'un demi-siècle, se rapportent encore parfois à des espèces non décrites. — N. HALLÉ.